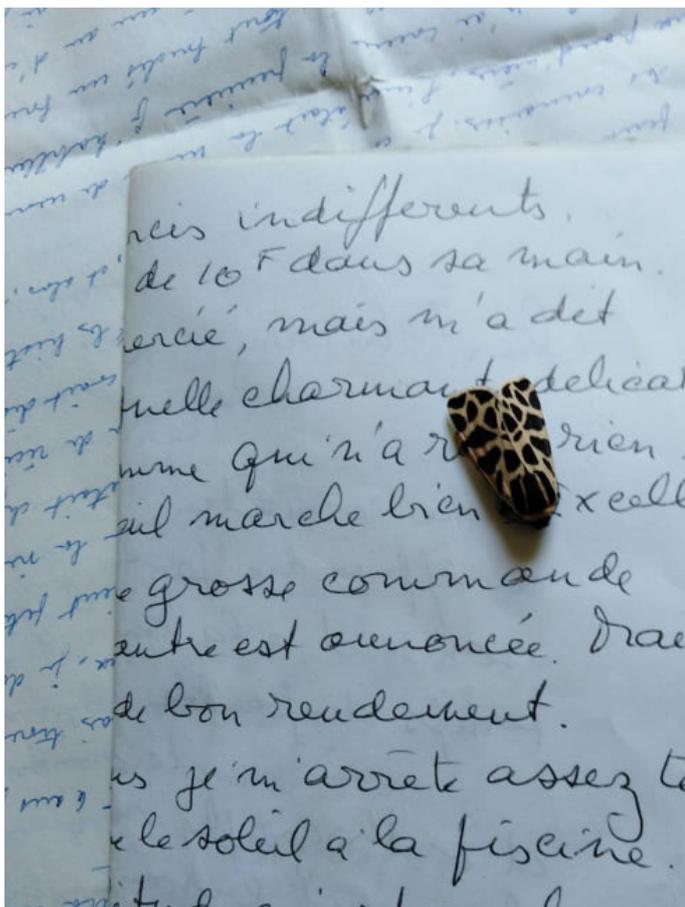


COLLECTIF BAUBO

Recherches et projets



RÉSIDENCE À BOISSIÈRES



En avril 2020, la commissaire et critique d'art Sarah Mercadante initie un groupe de travail, réunissant une vingtaine de femme, pour réfléchir ensemble à la question «Comment créer un lieu de vie et de travail pour les pratiques performatives?». Autour de sessions virtuelles et bi-mensuelles sur Discord, ce sont un groupe plus resserré de sept femmes qui ont exploré, par le son et sans connaître leurs visages, un moyen de «faire collectif». Elles ont choisi pour y aboutir le témoignage d'expériences vécues, de ce qui les rend fortes ou de ce qui au contraire les affaiblit.

Au cœur de leurs réflexions se loge un sentiment de solitude, de doute sur soi. L'espace virtuel qu'elles ont inventé ensemble pallie leurs insécurités. Le groupe se construit ainsi sur des valeurs communes et la volonté d'élargir le cadre (institutionnel?) de leurs pratiques artistiques quotidiennes.

Elles n'appliquent pas seulement la maxime qui veut qu'ensemble, elles sont plus fortes. Elles choisissent de faire exister chacune d'elles dans un lieu partagé, attentives aux failles de l'autre, à son rythme, à ses attentes. Elles cherchent la fluidité des échanges par la proximité et la porosité des espaces (physiques et mentaux) par l'attention.

C'est au sortir d'un été 2020 au goût de liberté retrouvé que Sarah Mercadante rencontre la danseuse et chorégraphe Nina Berclaz et qu'elles esquissent ensemble la possibilité

de faire émerger ce lieu commun et physique de travail autour de la maison familiale de Nina Berclaz, dans le village de Boissières.

Une année plus tard, en juin 2021, Nina Berclaz, Sarah Mercadante et Camille Jouannest, metteuse en scène et comédienne, les trois membres restant actives de cette aventure devenue quasi fantomatique, se retrouvent pendant une courte semaine et investissent la maison familiale de Nina Berclaz, après des mois à porter et structurer l'envie de s'y retrouver et d'y travailler à un projet de femmes, qui parle de transmission et d'héritage, du poids des murs et des objets, d'un lieu chargé de vies et d'histoires sur 6 générations.

Nous avons appris ensemble à voir la capacité de cette maison à produire de la générosité, du confort et de la rêverie. Cela est venu d'abord de la liberté et l'autorisation que nous a donné Nina Berclaz de connaître, spatialement et intimement, cette maison, de questionner son histoire, ses modifications, ses déplacements et de faire resurgir des morceaux de sa propre histoire, de celle de sa mère, de sa grand-mère et de ses arrières grand-parents. L'espace est assez généreux pour qu'on puisse s'appuyer sur lui pour essayer des choses, perdre du temps et d'un coup, trouver de quoi nourrir sa réflexion et y plonger profondément.



TEMOIGNAGE DE NINA BERCLAZ



Petite, je passais mon temps à fouiller et faire des trouvailles dans les affaires accumulées, empilées et poussiéreuses de mes ancêtres qui se trouvent dans un domaine familial dans lequel ma soeur et moi avons grandi. Je fais partie de la sixième génération de cette lignée à connaître ce domaine, ma soeur et moi sommes, pour autant, les seules à y avoir vécu toute notre enfance.

Ce domaine est situé dans le village de Boissières, accroché à une colline et un peu à l'écart, dans le département du Gard, où l'on comptait une centaine d'habitants à l'époque de mes arrières grands-parents (fin XIXème début XXème). Aujourd'hui, il y en a près de 600. Ce domaine était la propriété de la famille Margarot dont mon arrière-grand-mère, Suzanne, était l'une des deux héritières.

En effet, elle avait finalement hérité de cette propriété viticole (alors qu'elle avait grandi dans un village voisin) proposant à son père, qui pensait la vendre puisque cet héritage irait à deux filles, de reprendre ce domaine et de continuer l'activité agricole envers et contre tout. Seulement elle allait conserver cette activité seule puisqu'elle et son mari allaient se séparer lorsque ma grand-mère avait 10 ans. Elle a attendu que ma mère, toutes deux installées à Montpellier, finisse sa scolarité et prenne son envol pour aller suivre des études à Paris, pour intégrer ce domaine à plein temps.

Suzanne était considérée par les villageois comme étant « l'homme du village ». Il semblerait que cette appellation était dû au fait qu'elle était l'unique vigneronne du village, mais aussi une des très rares figure féminine de son temps à diriger dans un domaine, ce qui devait certainement l'obliger à une forme d'autorité en plus du fait qu'elle avait paraît-il, un fort caractère, indispensable si elle ne voulait pas se faire "marcher sur les pieds" par les autres vignerons/viticulteurs hommes, donc, de la région.

Actuellement, les activités viticoles de ce domaine ont cessé, déjà avant ma naissance, lorsque que ma grand-mère, Christine, a vendu les 11 hectares de vignes, ces enfants (dont ma mère) ne voulant pas reprendre cette activité viticole.

Ma mère, qui décida de quitter Paris pour nous emmener vivre là-bas ma soeur et moi lorsque j'avais 5 ans, a donc été la troisième femme après ma grand-mère maternelle à s'être occupé quotidiennement de cette propriété.

Des deux côtés de ma famille, le lien entre mes parents et les générations précédentes a été plus ou moins coupé, car j'ai seulement pu rencontrer ma grand-mère maternelle qui était malheureusement déjà très malade. De ce fait, une grande partie de l'histoire et du vécu de ce domaine s'est brouillé entre les générations, même ma mère n'ayant pas grandi là-bas, n'a pas non plus toutes les données sur la nature des éléments qui s'y trouvent. Il y a donc une forme de transmission dissimulée qui s'est produite par le simple fait d'être quotidiennement en contact avec les affaires et l'environnement de mes ancêtres et d'établir ainsi différents modes d'interaction avec ceux-ci. Le toucher, l'imagination, la curiosité, l'inaperçue, le quotidien et la possibilité de fouiller comme une pseudo/petite archéologue ont été, de mon enfance à aujourd'hui, un des passe-temps dont je ne me suis jamais lassée.

La relation que j'ai entretenue avec ses objets était à la fois très innocente, personnelle et intuitive. Elle était entre avoir l'impression d'avoir trouvé un trésor qu'il fallait choyer sans que cet objet n'ait forcément de valeurs et parfois l'inverse briser des choses précieuses sans me rendre compte de leur importance, qu'elles soient économiques ou émotionnelles. Enfant, je partageais ces enquêtes avec mes ami.e.s, mais adolescente c'est vraiment devenu une sorte de petit rituel caché où je me permettais de fouiner toujours un peu plus loin dans l'accumulation d'affaires, souvent la nuit d'ailleurs. Accumulation à la fois fascinante, aussi par son mélange entre objets précieux, banals et déchets oubliés. Pour autant, chacun avait son rôle à jouer dans ma compréhension historique, géographique et ancestrale de ce lieu.

Pour les propriétaires de ce domaine, c'est-à-dire ma mère et ses deux frères, cet amas d'objets représente aussi un poids et a généré un désir de s'en débarrasser, jusqu' à potentiellement bientôt vendre ce domaine, qui représente malgré tout l'attachement, un gouffre financier bien difficile à entretenir.

Avec le recul, j'ai compris que la relation que j'ai tissée avec ce lieu et ses attributs, est nourrie d'un sentiment constant/impassible/immuable de 'à moi/pas à moi'. Il est sûrement dû à mes lacunes historico-factuelles qui, malgré la possession d'une connaissance héritée, m'empêchait d'être précise et me permettaient plutôt d'être inventive, quelque part plus libre dans le rapport que j'entretiens encore aujourd'hui avec cet espace.

C'est précisément ce sentiment qui m'intéresse et qui me motive à entreprendre cette invitation.

JOURNÉES DU PATRIMOINE

Texte d'invitation



Écho - Performance participative - 60 min - 2021 - Concept: Lyllie R. - Performance: Nina B., Lyllie R. et les invités - Texte: Suzanne B. Journée du patrimoine, Boissières.

Résidence de 7 artistes femmes à Boissières

Samedi 18 septembre 2021

De 15h à 20h (en continu)

L'association Baubo, créée au printemps dernier, accueille à Boissières, au 52 rue de la vaunage, un groupe de 7 femmes aux différentes pratiques artistiques.

Dans le cadre des journées du patrimoine et du matrimoine, nous ouvrons nos portes au public afin de vous inviter à découvrir notre recherche en cours, après une semaine d'expérimentation et de rencontres, qui ont eu lieu dans cette maison, autour des questions de l'héritage familial.

C'est aussi là que Nina Berclaz, à l'initiative de l'association Baubo, a grandi et fait partie d'une lignée de 6 générations. Ce domaine était en premier lieu, une entreprise viticole dirigée par son arrière-grand-mère Suzanne Margarot et son père avant elle, position très rare pour une femme de l'époque. Les artistes se sont imprégnées de cet espace pour enrichir leur pratique personnelle, établir un récit commun, réfléchir sur les questions de valeurs, soin, hospitalité, sororité, de deuil et de transmission et c'est cela qu'elles aimeraient partager et mettre en dialogue avec les habitants de Boissières et les visiteurs présents lors cette journée.

Nous vous invitons à passer autant de temps qu'il vous plaira avec nous, dans cette grange, sentez-vous libres de venir vers nous et de vous servir à boire et à manger.

Les artistes invitées sont Vidya-Kelie Juganaikloo (artiste plasticienne), Mathilde Chassaigne (artiste plasticienne), Lyllie Rouvière (danseuse, chorégraphe et architecte de formation), Selina Reiterer (artiste en design et textile), Camille (comédienne et metteuse en scène), Nina Berclaz (performeuse, chorégraphe et arts plastiques), Sarah Mercadante (curatrice, critique d'art).

Avec le soutien de la DRAC Occitanie.

RETOURS D'EXPÉRIENCES SUR LA RÉSIDENCE
Du 12 au 26 septembre 2021



LYLLIE ROUVIÈRE

If they've taken the wrong weapon - Performance photographique - 20 min - 2021

Conversation - Performance - Spatialités : sonores et corporelles, masque: Sélina Reiterer - 30 min - 2021



Je découvre les détails de la maison en filmant avec mon téléphone portable récent et parallèlement utilise l'ancien pour éclairer des gros plans. Je cherche à ouvrir une voix aux espaces habités en périphérie, à la marge, aux parties silencieuses cachées et invisibles. La chronologie s'échappe dans le petit salon transformé en salle de pratiques corporelles, quelques couvertures recouvrent le sol, Camille nous guide avec sa pratique de la voix. Je cherche à faire sortir ma voix cachée, perchée, suspendue à la périphérie de mon corps, bloquée au sommet de ma tête... Je zoom à nouveau sur la poussière en mouvement, les insectes qui deviennent géants dans le cadrage me mettent en mouvement, ils donnent le cadrage, ils sont narrations. Je lis au passage l'autobiographie d'un poulpe : Et autres récits d'anticipation de Vinciane Despret. Je me souviens de cette idée de créer de nouvelles narrations en ayant une présence attentionnée au vivant, sans chercher à catégoriser mais en allant dans le détail, dans la diversité des petites histoires particulières. Et puis quand je cherche dans l'échelle microscopique, mon corps se plie, s'ajuste, se glisse au sol, mes bras se faufilent sous les meubles, je sens l'odeur du sol, le contact de ma peau à la pierre froide. L'histoire s'associe au sol de la cuisine, un moment partagé avec Nina, elle improvise sur le son du mixer en train

de broyer et s'affale dans un rythme frénétique par terre, des éclats de rire jaillissent sur le sol. A ce moment là, je prends conscience de mon amour pour le rire, j'aime que nous riions ensemble jusqu'au sol. C'est une petite pensée, simple, anecdotique mais si puissante au fond. Nous avons aussi dansé sur ce sol quelques bases de twerke transmises par Nina. J'avais la sensation que le sol se mettait à nous répondre d'un air jovial. Plus nous improvisons, plus nous nous amusons, plus la maison était vivante. Je zoom sur des portraits de famille, des vieilles lettres, des écritures anciennes, des histoires cachées. La maison, ses habitants discrets et ses fantômes me mettent paradoxalement aussi en mouvement. Je fais des rêves étranges, je les écris. J'ai envie d'écrire sans m'arrêter, j'ai des envies qui apparaissent et disparaissent, ici elles sont libres. Je lis des passages de femmes qui courent avec les loups : Histoires et mythes de l'archétype de la femme sauvage de Clarissa Pinkola Estès. Le paragraphe sur la peur de ne pas se sentir légitime en tant que femme artiste, je le lis à Mathilde qui venait juste de pleurer, ce passage pris au hasard peut-être console ? Nina m'apprend le mythe dans lequel Baubo apparaît pour consoler Déméter de ne pas retrouver sa fille, elle relève son péplos est réussi à faire rire Déméter, plus tard je retrouve cette histoire dans le livre de Clarissa.

NINA BERCLAZ

Mon rôle :

Dans le contexte de cette résidence, mon rôle s'est trouvé dans un équilibre entre être à la fois la référente/maîtresse de maison et l'invité/spectatrice. Cette place me demandait un constant va et vient entre laisser les choses se faire sans moi et tenir la barre de la barque tout en restant bien à l'écoute de la direction qui semblait convenir le mieux pour l'ensemble du groupe. Mon intention n'était pas de contrôler, mais plutôt de m'assurer que le thème de l'invitation reste le centre de nos préoccupations.

Cette position m'a permise de pouvoir faire un rapprochement avec la lignée de femmes qui ont vécu dans ce domaine. J'ai pu faire un parallèle avec le rôle qu'exerce encore ma mère aujourd'hui dans cette maison ou à celui qu'a eu mon arrière-grand-mère Suzanne, gérante de cette propriété viticole. Elles ont toutes deux littéralement « tenu la baraque ». Dans mon cas, je la tenais autant que ce que je déléguais.

L'invitation était donc de partir de la maison et de son histoire féminine comme matière pour créer du récit commun et de la recherche artistique. Chaque résidente a commencé ses « fouilles » seule ou à plusieurs, en s'appropriant l'espace avec aisance et attention. Nous avons également donné une importance au fait de cuisiner, temps que nous avons utilisé pour avoir de longues conversations mêlant travail et intimité. Puis, la retranscription du journal intime de Suzanne est devenue un vrai rituel du quotidien.

Ce défrichage, et cette intervention des filles avec leur regard respectif distancé m'a aidé à appréhender la domaine différemment jusqu'à y découvrir des facettes de la maison et de mon histoire familiale dont je n'avais pas idée. C'est aussi grâce à cette expérience, que j'ai appris à mieux connaître le village de Boissières et certains de ses habitants.

Une résidence d'hospitalité :

Durant cette vie commune, mon but était que chacune se sente autorisée à investiguer les lieux tout en étant responsable et attentive aux actes de transformation qu'elles allaient engager dans l'espace. J'ai cherché à leur transmettre les enjeux de la maison et comment ceux-ci s'inscrivent dans la particularité du village et de cette région gardoise. J'ai également proposé d'agrémenter ce séjour par une lecture régulière des cartes de tarots (Le jeu de phénix de Vincent Cespedes) comme étant une occasion supplémentaire pour nous réunir et discuter de nos avancées.

En retour, j'ai découvert des femmes autonomes, respectueuses et pleines d'audaces, qui ont fait des propositions artistiques en lien avec ce lieu. Elles ont aussi dépoussiéré/astiqué/réarrangé/amélioré cet espace rempli depuis de longues années d'objets entassés. Elles y ont mis chacune leur intimité, créativité et ont trouvé leur manière de faire leur place.

Nous sommes dès lors devenues une sorte de famille recomposée.

La création artistique :

D'un point de vue personnel, j'ai dû mettre mon désir de production artistique de côté. Le temps était trop court et être disponible pour la recherche des artistes était au final ma priorité. De cette façon, j'ai pu aussi prendre de la distance par rapport à ma maison d'enfance.

Pour autant, après un temps de digestion de cette expérience, deux esquisses de projets me sont venues.

Les vêtements anciens de Suzanne et ses contemporains, ainsi que les ustensiles de médecine de mon arrière-grand-père déclenchent chez moi, et ce, depuis l'enfance, une réelle excitation, un sentiment de lien direct avec mes ancêtres, mais aussi avec cette génération au sens plus large. Ce serait pour moi, l'occasion d'adresser cette notion d'héritage avec tout ce qu'elle pourrait impliquer. Dans ce cas précis, il s'agit d'une classe sociale issue de la bourgeoisie française, ce qu'on a pu ressentir très clairement dans l'usage fait de la linguistique dans les textes que mes arrières grands-parents nous ont laissé (notamment la correspondance). Cela m'intéresse de partir de ce lien direct, pour interroger l'influence qu'a eu cette classe sociale sur nos sociétés actuelles. Les vêtements et les instruments de chirurgie nous renvoient, de par leur nature, à quelque chose d'assez charnel.

Esquisse de deux projets :

- Une pièce performée avec les vêtements de Suzanne.

J'aimerais travailler avec ce groupe de résidentes pour créer un itinéraire performé dans le village où nous pourrions déployer, jouer, se déguiser, présenter/montrer, transporter ensemble ces habits comme étant une matière liante, une peau commune qui nous connecterait avec le passé du village et cette lignée de femmes. Ce serait aussi l'occasion pour que chaque performeuse puisse laisser resurgir des mémoires personnelles, des bouts de textes du journal intime de Susanne ou autres, pour continuer d'agrémenter cette fouille que nous avons effectuée en Septembre.

- Le deuxième serait de poursuivre cette idée de 'faire le ménage', nettoyer ou alléger un lieu chargé de son héritage. Comment pourrions-nous appliquer un protocole qui pourrait se reconfigurer lors de potentielles invitations dans des maisons/propriétés/lieux amenés à être cédés. En faisant usage de nos regards extérieurs et de notre expérience artistique, on pourrait rentrer dans l'intimité de ces lieux et de leur histoire afin de rendre un dernier hommage, une sorte de cérémonie, d'extraction d'histoire intime pour les rendre communes, de mise en lumière d'un passé qui se transforme. Nous serions un groupe d'artistes-guérisseuses-chercheuses spécialisées, qui tel le Phénix ou la déesse Baùbo faciliterait des expériences de « renaissance » fictives.

VIDYA KELIE JUGANAIKLOO

Sun trace - Installation in-situ - 2021

Message of light - Virtual reality - 2021



Sur quelle type de partition pourrions nous écrire les variations, les qualités, les des-apprentissages, les échanges, les transmissions, les rituels que avons nous joués ensemble ?

Cette partition est un rapport d'activité sensible de déplacements acoustiques complexes qui pourraient être jouées par tous et représentatifs d'un éco-féminisme appliqué.

Ce premier opus s'est donc jouée à Boissières où nous avons utilisés des couleurs mémorielles, des outils transmetteurs, des programmes de tangibilisation autour de la vie de la maison.

PARTITION :

Les différentes figures invitées prendront d'abord leurs marques. L'hétérogénéité des vibrations créeront des mouvements libérateurs dans les lieux, puis les fragilités de chacune en tant que femme, mère, soeur, fille, amante, amoureuse, travailleuse, artistes, génitrices se dévoileront peu à peu. Le vivre et le faire ensemble libéreront des fréquences naturelles et bienfaitrices.

Temps.

La forme hétérogène prendra alors des allures solides de groupe, de collectif ; les corps s'aligneront pour ne former qu'un et représenter une entité à 7 têtes avec un même corps, un même utérus et des rires... L'empathie nous fera se confondre pour solidifier nos propres individualités, générant ainsi un ensemble orchestral harmonieux et cohérent.

FIN DE LA MESURE

Ce processus de gestation à fait naître des expressions complémentaires transposant cette mutation en allégories puissantes.

Quatre générations de femmes ont entassés des témoignages politiques, matriarcales, maternels, citoyens dans cette maison, à Boissières.

Nina Berclaz, Sara Mercadante, Vidya-Kélie Juganaikloo, Lilly Rouviere, Selina, Camille Jouanest et Mathilde Chassagne se sont rejointes autour de ces empreintes qui, de part leur statuts, leurs formes, leurs présences, leur mise en scène symbolisent ontologiquement ces témoignages, mais en traduisent également la fragilité. C'est une bibliothèque sans lecteurs, un musée sans visiteurs, une entité incomprise, un savoir qui, dormant, devient mythe, légende, mystères, histoires...

SUN TRACE - Vidya-Kélie Juganaikloo - Réalité Augmentée - 2021 Réalisée pour la restitution de la résidence à Boissières, cette application en réalité augmentée propose aux témoins de regarder le monde d'une manière quantique pour rencontrer l'énergie fertile de la lumière : Un réseau continu qui transmet des messages que nous recevons sans-cesse, à chaque instant. Grâce à un écran qui fait apparaître les photons s'échappant en masse du Soleil, Vidya-Kélie fait apparaître un déferlement de gamètes reproductrices comme si la nature nous invitait continuellement à se connecter à elle tant dans le temps que dans l'espace.

SARAH MERCADANTE

Bath - Performance - 35 min - 2021



Mener un projet comme celui de la résidence à Boissières a été pour moi un vrai moment de reconnexion à un idéal profond. J'ai toujours mis en forme des projets en restant à distance, avec cette capacité de synthétiser des besoins et d'avoir une vue d'ensemble. Je suis fière et persuadée que c'est là que mon engagement doit être, à accompagner la création, à l'aider à émerger. Boissières et la rencontre avec les filles du collectif ont perturbé ce rôle que je m'étais donné en questionnant mon individualité artistique (et non mon expression en tant qu'artiste, rôle que je n'ai pas et que je ne souhaite pas avoir). Mais avant tout, elles m'ont mis face à mes propres blocages : qu'est ce que je peux exprimer ? Comment je peux ressentir les choses qui m'émeuvent ? Arrêter les voix dans ma tête qui me critiquent à priori pour simplement vivre et profiter des expériences, en tirer

(ou non) une formulation intelligente, ne pas se focaliser sur ce qui restera à transmettre et accepter que toutes ces heures passées ensemble feront sens plus tard.

A Boissières, j'ai vécu beaucoup de moments de romance collective, où se matérialisaient devant moi des moments que ne pensaient plus vivre ou bien ceux que j'entendais, que je lisais, narrer par d'autres. Et aussi pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu exprimer librement cet état de naïveté ou d'incapacité qui m'animait. C'est à partir de là que j'ai su que cette aventure n'était pas qu'un projet artistique de plus mais bien un moteur, un transmetteur et un libérateur qu'il fallait préserver et étendre pour que d'autres puissent connaître à leur tour ce sentiment de liberté et de non jugement qui nous manque de plus en plus.

MATHILDE CHASSAIGNE

Réincarnation - Performance - 23 min - 2021



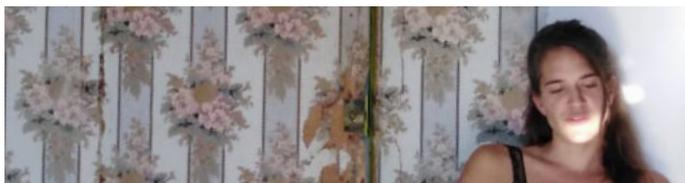
Cette résidence était une bulle, une bulle sans hiérarchie, sans jugement, une bulle importante pour se poser, réfléchir ensemble, rêver. Sans but ultime, l'intention était ailleurs, sur la ligne d'à côté, celle du commun, de la transmission, de la sororité. La question n'était pas portée sur la production finale mais sur tous les moments de vie qui nous échappent en temps « normal ». Tiens, intéressant. Effectivement, nous avons basculé dans un temps différent, plus long, à l'écoute de nos corps. J'ai écouté, j'ai parlé, j'ai pris et appris, j'ai donné, j'ai dansé, j'ai joué, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai mangé, j'ai pensé et dessiné. Je me suis sentie

en sécurité. De manière plus concrète, j'ai trouvé quelques lettres d'une enfant qui m'ont touché, celles de Christiane, la fille de Suzanne, qui ne cesse de dire qu'elle est bien sage. Puis, une lettre du père, adressée à sa fille, m'a choquée : une liste de règles à appliquer en tant que jeune femme.

À la suite de cette découverte et en lien avec mon travail, j'aimerais approfondir ma réflexion sur la notion de transmission, de quelles manières on transmet-on ? Le temps d'échange m'intéresse car c'est précisément dans cet espace que tout se joue, que le corps est en action.

CAMILLE JOUANNEST

Adieu - Texte de Camille Jouannest - Lecture par Nina Berclaz - 40 min - 2021



La matière textuelle récoltée des carnets/lettres de Suzanne et de la famille de Nina est une matière riche qui nous a rassemblé autour de ces écrits, nous a questionné sur les questions de la famille, l'héritage, la place de la femme. Ouvrir les portes de l'intime nous a également invité à nous livrer sur nos propres récits, nos histoires familiales. A la fin de la résidence, j'ai réalisé qu'une possibilité s'ouvrait à nous : celle de tenter de faire de cette matière textuelle une source d'art, de performances, de théâtre, de chorégraphies. Créer du vivant et du récit contemporain avec des lettres mortes.

Cette expérience nous a invité à reconstruire une histoire, retrouver des pièces manquantes, s'intéresser à une histoire qui n'était pas la nôtre (sauf pour Nina), s'intéresser à ce qui fut, et y mettre notre attention, notre curiosité. Prendre ce temps pour regarder vers un temps passé. Revenir en arrière, ça n'est pas rien, dans une société qui nous pousse davantage à aller vers l'avant efficacement plutôt que s'arrêter sur ce qui est déjà là et en faire un terreau fertile pour raconter de nouveaux récits.

Avec cette résidence où l'imprévu était une contrainte prédominante (équipe d'artistes n'ayant jamais travaillé ensemble, pas de résultat attendu, matières artistiques multiples, lieu de création différent d'un plateau de théâtre, un studio de danse ou une galerie), nous avons dû décaler ce qu'on sait déjà faire, ce qu'on aime faire ou ce qu'on croit savoir faire. Croire qu'on sait faire autre chose. Faire autre chose. Apprendre à aimer faire autre chose que ce qu'on aime ou croit aimer faire. Croire en l'amour. Parler d'amour, parler d'amour encore et toujours parce qu'au fond c'est ça qui nous réunit. Découvrir autre chose de nous-même. Déblayer son propre terrain de jeu. Redonner l'éclat à une machine qui servait à broyer le raisin, apprendre que cette machine s'appelle un fouloir. Se défouler à la dépoussiérer. Se demander si nettoyait ce fouloir pendant 30 minutes sert à quelque chose ? Il y aurait indéniablement plus de raisons de dire non que oui. Pourtant il y avait bien quelque chose de plaisant dans le fait de frotter ce fouloir. Qu'est-ce que m'inspirait cette crasse ? Que me racontaient ces couches de poussière qui cachaient d'autres couches de poussière et encore d'autres couches de poussière ? Peut-être la joie de l'enfant qui cherche un trésor sous la terre ? Peut-être cette machine me rappelait-elle mon propre grand-père qui avait peut-être une machine semblable à celle-là ? Peut-être je voulais sortir de terre cette machine-trésor pour sortir de terre les souvenirs de cette famille et la mienne dans

le même temps ? Peut-être que j'avais besoin de m'engager physiquement en grattant la saleté, pour faire réapparaître des souvenirs, pour leur laisser la place d'exister.

Après une semaine en juillet et une semaine en septembre, je commence à reconnaître ce petit noyau et à y voir des ramifications. Où je suis, qui je suis, qui était là avant moi, qui était ceux et celles avant moi, de quoi vivaient-ils, de quoi s'intéressaient-ils, quel était leur mode de vie, quel est le nôtre aujourd'hui, qu'est-ce qui a changé, qu'est-ce qui s'est amélioré, qu'est-ce qu'on a perdu ? Cette résidence ressource, ce collectif ressource est un cœur qui m'a donné des forces et une éthique de travail qui me nourriront tout le long de ma vie artistique. Ce projet représente un contre-courant dans la course effrénée vers le ficelage de projets, vers la certitude qu'il faudrait faire ceci ou cela avec ceux-là et à cet endroit. Ces heures de discussion, de dépoussiérage, de ménage, de tri, d'ouverture de lettres sont une décélération du temps, une croyance en l'invisible et la lente transformation des choses, car il faut bien que les choses se transforment autant que nous nous transformons. Cette aventure m'a appris à apprécier la transformation imperceptible, la confiance dans des liens qui se tissent sans force et sans préméditation. Nous avons besoin de collectif et de lieux qui vivent comme nous avons commencé à le tisser avec Baubo. Ce processus de lenteur se doit certainement d'être musclé, regoûté, réapprivoisé, car il ne m'est pas inné, on ne m'a pas appris jusque dans mes cellules à croire en la lenteur et en la force de la lenteur. On m'a appris à mettre la lenteur du côté des faibles, des paresseux, des sans ambitions, des feignants, des paumés. Cette lenteur humaine et artistique, c'est peut-être la même lenteur que la lenteur de la cuisine (choisir ses ingrédients en les regardant, en les sentant, faire des associations d'idées, découper, préparer, cuire ET laisser reposer à feu doux).

J'avais proposé en fin de résidence de septembre que chaque mois, on écrive une lettre adressée à Suzanne, qu'on enverrait à Boissières, puis à un prochain grand rendez-vous, on aurait ouvert ces lettres toutes ensemble. La réalisation de cette proposition était sans doute un peu trop naïve ou ambitieuse ! Pour s'y plonger, il faut des cadres, des rendez-vous fixés, plus de projections. Je pense que cette idée pourrait tout à fait être envisageable si un nouveau cadre se met en place.

Aussi, la projection collective du film documentaire « Dans l'ombre de Jackie » a été un évènement marquant de la résidence. Ce film a amené beaucoup de discussions entre nous, et la chanson « Tea for two » a été comme un fil rouge pendant la résidence. Je pense que ce film pourrait être un objet de travail pour un prochain rendez-vous, à mêler avec nos recherches en cours.

SELINA REITERER

Tresses - Objets textiles divers - Longueur 80-120 cm, largeur 8-25 cm - 2021



artistiques. Au cours de différents rituels, nous nous sommes rapprochées des trésors de la maison.

Comme mon approche consistait à travailler avec l'héritage textile de la famille, j'ai commencé à utiliser le matériel produit et laissé par une ancienne entreprise. Devenant de plus en plus un collectif avec différentes compétences et qualifications, le groupe a réussi à créer une variété d'œuvres d'art autour de l'histoire du lieu. Alors que le groupe devenait de plus en plus puissant à travers le lieu, nous avons envisagé une pratique et une recherche régulière, peut-être annuelle, dans un avenir proche, afin de créer un centre culturel dans le village et d'ouvrir la maison comme espace de travail pour la communauté, les visiteurs et les artistes de tous les domaines, et nous avons vu une grande opportunité de poursuivre le projet. En ouvrant nos processus au public, nous pourrions nous connecter aux gens autour de nous et entamer de belles conversations. Personnellement, j'aimerais poursuivre mes recherches sur les histoires liées à la production textile et sur la façon dont la richesse est arrivée et répartie. C'est l'une de nos industries les plus puissantes, après le secteur alimentaire, et il serait intéressant d'examiner de plus près comment elle s'est développée dans cette région et a transformé les normes des habitants des villages.

J'ai rencontré Nina Berclaz lors d'une résidence d'artiste en Suisse. Elle m'a parlé de la maison de sa famille et du projet qu'elle avait déjà lancé autour d'elle avec quelques artistes de France. J'ai été intriguée par l'idée d'être un groupe de femmes artistes qui allaient travailler sur ce puissant héritage familial combiné à nos propres langages formels, alors j'ai pris part au projet.

À Boissières, j'ai rencontré les autres artistes qui venaient de domaines différents, ce qui a été très enrichissant et inspirant car nous avons pu nous enseigner mutuellement nos pratiques personnelles et nous renforcer en tant que groupe.

Nous avons échangé nos idées sur le projet et en peu de temps, tout le monde a commencé à faire des recherches sur des choses liées ou associées à la maison : objets, livres, lettres, films, vêtements et autres matériaux. La partie francophone du groupe s'est inspirée des lettres que les ancêtres nous ont laissées comme des données historiques plus ou moins préservées. En lisant et en écoutant les expériences des personnes qui ont vécu dans la maison, chacune d'entre nous a commencé à utiliser ces histoires personnelles et intimes pour les transformer en approches





